

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 141 (1996)
Heft: 10

Artikel: La guérilla de frontière : origine et permanence. 2e partie
Autor: Richardot, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-345701>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La guérilla de frontière : origine et permanence (2)

Par Philippe Richardot ¹

Renouveau de la guérilla de frontière

L'incertitude frontalière née de l'éclatement d'un Etat pluriethnique amène inévitablement la guerre. Dans le cas d'un tel conflit, le déplacement de populations et la conquête de territoires réduits sont les objectifs de guerre. Un combat décentralisé d'infanterie, de faibles effectifs, des stocks en munitions réduits, un armement léger et hétéroclite impriment un rythme lent aux opérations. Plus que d'armées, il s'agit de milices d'irréguliers âgés de 15 à 65 ans. Le terrain, généralement boisé et montagneux, favorise les escarmouches et le repli. Le sort des prisonniers, souvent cruel, s'ajoute à la détresse des civils. La terreur, réelle et proclamée, favorise les opérations de « purification ethnique » des Balkans ou du Caucase. L'islam dans ces guerres est aux prises avec la chrétienté ou l'Etat hébreu. L'Afghanistan a donné l'exemple d'une guérilla victorieuse aux marges de l'Empire soviétique, inspirant de futurs combattants islamiques.

La guérilla de frontière emprunte les mêmes moyens que la guérilla

contemporaine. Elle met aux prises des micro-Etats en voie de constitution ou, dans le cas de la Tchétchénie ou du Kurdistan, des séparatismes armés face à de puissants Etats. L'interférence des forces de l'ONU, comme au Liban (FINUL) ou en Yougoslavie (FORPRONU), ajoute un fait sans précédent historique : les « soldats de la paix » qui ne combattent pas mais s'interposent entre les belligérants. L'occupation de positions-clés matérialise une frontière voulue de l'extérieur.

Des contingents venant surtout des pays industrialisés forment l'essentiel des Casques bleus. Ils enregistrent des pertes légères avec un droit de riposte limité. Cibles et mêmes otages en Yougoslavie, ils ralentissent les opérations de guerre sans les empêcher. En 1982, la FINUL n'avait pu empêcher l'invasion du Sud Liban par l'armée israélienne. Depuis 1991, la FORPRONU ne parvient pas à pacifier les haines serbo-croato-bosniaques. Le but originel des armées est de préparer ou de faire la guerre. Les missions humanitaires ne dépassent pas leur compétence mais, manifestement, l'interposition pacifique entre belligérants

ne marche pas, car elle est contre-nature.

La création hors-ONU d'une force de réaction rapide franco-britannique en 1995 pour protéger les Casques bleus en Bosnie, administre la preuve que seuls des soldats capables de combattre sont dissuasifs et que le rôle de super-assistance sociale dévolu à la FORPRONU n'est pas militairement crédible. La puissance mécanique des armées modernes contraste avec le cadre limité d'une guérilla frontalière. Elle s'avère relativement inadaptée à ce type de conflit.

Guérilla et armement

L'évolution de l'armement favorise paradoxalement la guérilla. La force musculaire et l'adresse autrefois exigées par l'épée ou le javalot ne jouent plus. Les armes d'infanterie contemporaines sont puissantes, légères, faciles d'utilisation. En conséquence, l'âge des combattants est descendu à l'enfance : Khmers rouges et Sendero luminoso ont pu ainsi gonfler leurs effectifs.

Dépourvue d'armements lourds, la guérilla économise sur la logistique et ali-

¹ Voir RMS, septembre 1996.

gne surtout des combattants. Par comparaison l'armée américaine n'aligne que trois combattants sur dix soldats. La logistique moderne accroît les coûts et multiplie les cibles. Les actions de guérilla, basées sur l'embuscade et le coup de main, s'attaquent en priorité aux convois et aux dépôts.

Les véhicules de transport en sont les cibles privilégiées. Les mines créent

un climat d'insécurité avec des effets redoutables. Les armes antichars portables, comme le très répandu *RPG 7*, donnent à l'infanterie la capacité de neutraliser la plupart des véhicules blindés existants. En appui direct, elles ont la puissance de feu d'un mortier de 81. Dans un accrochage d'infanterie, la puissance de feu d'une troupe d'irréguliers n'est donc pas inférieure à celle d'une unité régulière : seul l'entraîne-

ment peut faire la différence ou l'appui extérieur (artillerie, blindés, aviation). La guérilla dispose, elle aussi, d'un appui-feu. Les mortiers de 81 ou 82, les lance-roquettes monotubes de 122, les canons sans recul, armes démontables conçues pour l'infanterie, constituent une artillerie légère redoutable.

La guerre du Vietnam a montré combien l'aviation pouvait être vulnérable dans une guerre qui oscille entre guérilla et combats conventionnels. Si 3720 avions américains ont été abattus, souvent par des dispositifs lourds (batteries DCA ou missiles SAM), la majorité des 4865 hélicoptères furent détruits par des tirs d'infanterie. La mise au point de missiles DCA d'infanterie, comme le *Stinger* qui a connu son baptême du feu entre les mains de la résistance afghane, rend l'aviation plus vulnérable encore. Les pertes aériennes soviétiques en Afghanistan, moins imposantes que celles des Etats-Unis au Vietnam, suggèrent combien les armes les plus sophistiquées sont fragiles. Leur perte est toujours disproportionnée par rapport aux objectifs engagés dans le cadre d'une contre-guérilla.

Dans des opérations de maintien de l'ordre aux frontières ou dans des marches insécures, les armements sophistiqués conçus pour la guerre généralisée sont sous-utilisés. Néanmoins, une armée sans armes lourdes n'est qu'une



Des armées classiques éprouvent des difficultés face à la guérilla...



La seule force aérienne suffit-elle à venir à bout de la « guérilla de frontière » ?

force de police. En cas de montée en puissance des combats, elle se retrouve trop faible. Au temps où la République sud-africaine affrontait le terrorisme de l'ANC et des raids venant du Mozambique et de l'Angola, elle avait développé le concept d'une police des frontières mobile, adaptée à ces vastes espaces. Mais, elle n'a jamais négligé l'armement lourd : *LRM* filoguidés de 127, automoteurs à roues de 155, véhicules de transport de troupes à châssis surélevé contre les mines et à l'intérieur compartimenté. Certains combats frontaliers dans la période 1987-1988 furent d'une âpre intensité, y compris dans les airs : une force de police n'y aurait pas suffi.

Au début de l'année 95, la division de parachutistes russes, venue prendre le contrôle de Grozny aux mains des rebelles tchéchènes légèrement armés, a eu une rude surprise. Se contentant au début d'une promenade d'intimidation avec des blindés légers *BMP-2* vers le centre de la ville, les Russes, essentiellement des appelés peu motivés, ont fait connaissance avec le combat de rue. Leurs colonnes anéanties, ils ont opté pour un siège en règle avec appel massif à de l'armement lourd. L'artillerie a pilonné les rues pour contrer la mobilité des rebelles, l'aviation a détruit les bâtiments publics. Huit semaines ont été nécessaires pour prendre la ville.

Une semaine de moins avait suffi à l'armée japonaise en 1942 pour avancer de 1000 km en Malaisie et prendre Singapour avec 130 000 prisonniers britanniques. Grozny montre combien une guérilla aux marges d'un Empire déliquescents peut prendre une intensité surprenante. Le manque de motivation des uns, le fanatisme national et religieux des autres expliquent la lenteur d'une opération de police devenue un siège. La lourdeur est toujours un signe d'inefficacité tactique. Néanmoins, Mao enseigne que le dernier stade de la guerre révolutionnaire est l'offensive générale : une guérilla est toujours susceptible de passer à un stade militaire supérieur.

Des « limes » aujourd'hui ?

Une armée régulière confrontée à la guérilla de frontière a tendance à s'inspirer du limes à la romaine. La France, pendant la guerre d'Algérie, construisit la ligne Morice pour couper le FLN de ses sanctuaires tunisiens ; un semblable « barrage » faisait face au Maroc. Un double réseau de barbelés très haut permettait d'interdire le passage des intrus et, au moins, de signaler leur passage.

La seconde ligne de barbelés était située à proximité ou en retrait de la première pour inciter les rebelles à s'engager. Mines éclairantes, fils électrifiés, patrouilles avertissaient le défenseur des tentatives de pas-

sage. Des postes d'artillerie échelonnés le long du barrage déclenchaient des tirs préprogrammés. Des roquettes intermédiaires facilitaient l'arrivée des *EBR-60*, blindés à roues capables de progresser à 100 km/h. Les rebelles algériens furent obligés de transiter par le Sahara, zone à découvert où la progression suit des parcours obligatoires. La montée en puissance militaire du FLN fut enrayée.

En 1967, l'US Army édifia le long du 17^e parallèle, au sud de la Demilitarized Zone, la ligne MacNamara. Une bande de 600 m de large sur 16 km de long fut défoliée en avant d'une rocade bordée de tours d'observation, d'un grillage éclairé la nuit et de bases d'appui-feu. Des mines boutons alertaient des capteurs sismiques d'éventuelles incursions. L'infrarouge détectait les intrus nocturnes. Le résultat fut contrasté.

La principale voie d'accès de la logistique viêt cong contournait la ligne MacNamara en passant par le Laos et le Cambodge. Néanmoins, le camp de Khe San, au sud de la Demilitarized Zone, servit d'abris de fixation à une attaque de grande échelle lors de l'offensive du Têt en 1968. 24 000 sorties aériennes dont 7200 de *B-52* permirent de ravitailler et de soutenir le camp ; brusque passage de la contre-guérilla frontalière à la guerre de siège.

Plus concluante fut, dans les années 1980, la défense linéaire mise au point par le Maroc pour défendre le Sahara occidental contre le Front Polisario. Les raids de 4x4 armés du Polisario, voire de quelques *BMP-1* fournis par l'Algérie ont été contrés par des patrouilles terrestres et aériennes ainsi que par la construction d'une vaste barrière fossoyée haute de 4 à 5 m. Cette ligne fut progressivement construite par festons accrochés sur deux points d'appui. Initialement les premiers festons défendaient l'accès du Sahara utile, la zone des phosphates. Les vides laissaient présumer de l'inefficacité du système.

Au cours des années s'est formée une ligne continue qui ralentit les intrusions et donne un délai de détection et de réaction à la défense. S'ils pénètrent, les raiders se retrouvent engagés et subissent de lourdes pertes. Le résultat des lignes de surveillance dans le contexte d'une guérilla de frontière moderne s'est toujours révélé efficace, dans la mesure où l'agresseur n'est pas capable d'opérer un passage en force et se limite à des infiltrations suicidaires.

Guérilla et terrorisme

La guérilla de frontière contemporaine se complique d'actes terroristes et de prises d'otages. Une surveillance policière vigilante complète à l'intérieur la

garde aux frontières. Israël doit constamment faire face à des attaques perpétrées contre des civils ou des militaires isolés ou en groupe : du poignard à l'explosif, toutes les armes sont utilisées par les Palestiniens. Les relations symbiotiques entre Israéliens et Palestiniens facilitent le terrorisme et empêchent toute sanctuarisation du territoire israélien.

En juin 1995, le raid tchécoslovaque sur Boudionovsk en territoire russe s'est soldé par le succès des terroristes : 2000 civils pris en otages, 150 exécutés et autant emmenés pour couvrir le départ en autobus des rebelles. Une petite force déterminée a pu tenir tête aux forces paramilitaires du ministère de l'Intérieur.

En mai 1978, quand 2000 Tigres katangais s'emparèrent de Kolwézi au Zaïre, près de 280 civils européens et autochtones furent exécutés. L'arrivée du 2^e REP (664 hommes) permit en moins d'une semaine de libérer la ville, de sauver plus de 200 otages, au prix de pertes minimales (5 tués, 20 blessés contre 250 terroristes). Le 2^e REP n'avait qu'un appui de mortiers de 81 ; l'armement des légionnaires était encore constitué de pistolets-mitrailleurs et de fusils semi-automatiques. Néanmoins, la supériorité de l'entraînement, le rythme offensif, l'efficacité des groupes de tireurs d'élite ont joué.

Le rôle de l'aviation

L'aviation change-t-elle foncièrement les conditions de la guérilla de frontière ? Elle est décisive lorsque l'intensité des combats augmente d'un cran. A Khe San en 1968, elle brisa une offensive classique d'infanterie nord-vietnamienne sur le 17^e parallèle. En 1982, lors de l'opération « Paix en Galilée », elle couvrit les colonnes blindées israéliennes contre l'aviation syrienne. Néanmoins, en dépit d'un matraquage quotidien, l'aviation fut incapable de briser le trafic sur la piste Hô Chi Minh qui ravitaillait le Viêt Cong à travers le Laos et le Cambodge. Elle ne put réduire la résistance afghane. En appui-feu, les avions à basse vitesse, comme le T-6 utilisé en Algérie ou le *Skyraider* au Vietnam, s'avèrent plus précis que les jets.

Mais la dépendance de l'appui-feu aérien ralentit la mobilité terrestre : le fantassin attend le résultat de l'« air strike » au lieu de compter sur la manœuvre. La guerre des hélicoptères fut largement utilisée dans la contre-guérilla. En Algérie, dans le cadre du plan Challe, les hélicoptères *Alouette* servaient à l'observation et les *Sikorsky*, plus lourds, aux opérations de bouclage. Eventuellement armés d'un canon de 20, ils chassaient le fellagha. Des commandos lâchés sur les hauteurs encageaient les bandes rebelles en coopération avec l'artillerie et les troupes au sol.



L'hélicoptère, depuis la guerre d'Algérie a été utilisé contre la guérilla. Ici un AH-1 Cobra (Photo Kollman).

Au Vietnam, les Américains crurent que l'aéromobilité pouvait changer les conditions de la guerre. Dès 1965, deux bataillons de la First Cavalry engagèrent une bataille dans la vallée de la Drang, loin des lignes de communication terrestres et près de la frontière cambodgienne. Renforts, ravitaillement, évacuations, tout dépendait de l'hélicoptère qui servait aussi de plate-forme de tir, « gunship ». Tour de force logistique, mais pas de réel gain tactique. Les deux bataillons lâchés dans deux clairières différentes menèrent un combat statique contre des forces supérieures. Une fois à terre, le combat d'infanterie reprenait ses droits. Si la logistique volante a pour résultat de fixer les fantassins sur une base, la mobilité tactique en souffre, la poursuite est impossible.

En définitive, la supériorité aérienne n'est pas décisive contre un ennemi flui-

de qui n'a pas de colonnes motorisées ou de territoire fortement urbanisé à défendre. Son rôle le plus efficace reste l'observation, l'évacuation sanitaire, le ravitaillement, le transport de commandos ou les repré-sailles profondes en territoire ennemi. Ainsi, elle rend des services qu'aucune autre arme ne peut rendre. La première utilisation dans un raid de repré-sailles fut le bombardement par l'aviation française d'un camp du FLN installé à Sakhiet en Tunisie (1958). Israël a fréquemment utilisé la frappe aérienne en réponse à des actions terroristes parties du Liban ou de la Jordanie ; ses avions traversèrent la Méditerranée pour bombarder l'état-major de l'OLP en Tunisie. La frappe aérienne désacralise les sanctuaires d'une guérilla.

Le « sanctuaire »

La guérilla de frontière trouve sa force dans la no-

tion de sanctuaire où elle peut impunément refaire ses forces. L'OLP a longtemps utilisé le Liban et la Jordanie comme base d'opérations. Le Viêt Cong s'appuyait sur le Nord Vietnam qui, lui-même, tirait son ravitaillement du bloc eurasiatique Chine-URSS-Europe de l'Est. Le Pakistan a pu alimenter pendant dix ans la résistance afghane. La crainte d'une guerre généralisée empêche les Etats de poursuivre une guérilla dans ses sanctuaires. Les bombardements américains au Nord-Vietnam épargnaient les zones d'exclusion voulue par MacNamara autour de Hanoï et de Haïphong par où transitait plus de 75 % du ravitaillement ennemi. Les moyens aériens et les pertes enregistrées se retrouvaient dévalués par le calcul politique : les Etats-Unis et le

Nord-Vietnam étaient juridiquement en paix, alors qu'une réaction intempestive de la Chine, comme lors de la guerre de Corée, restait possible.

La frappe aérienne n'occupe pas le terrain et la reconnaissance des objectifs n'est pas toujours exacte. Elle a valeur d'avertissement comme en Bosnie où l'ONU châtie symboliquement les excès des Serbes. Pour limiter ses pertes, elle doit engager des effectifs importants.

Néanmoins, quand la pression de la guérilla frontalière devient intolérable, l'invasion du sanctuaire s'offre comme solution. En 1982, à partir du Sud Liban, l'OLP était capable d'effectuer des tirs avec des pièces de 130 mm sur Israël. Elle avait dressé un réseau

de caches et de fortifications dans les villages frontaliers. Elle pouvait s'appuyer sur l'armement lourd syrien.

L'opération « Paix en Galilée » fut une invasion conventionnelle contre un ennemi qui pratiquait la guérilla et le combat frontal. Vaincue l'OLP perdit son armement lourd et fut contrainte d'évacuer. Depuis, elle n'a pu reconstituer une force militaire comparable et s'est progressivement engagée vers la négociation. La guérilla de frontière ne dure que tant que l'un des antagonistes n'a ni la volonté politique, ni les moyens de porter la guerre conventionnelle chez l'ennemi.

P. R.
(Fin)



**PRENEZ PLACE:
LA NOUVELLE ASSU-
RANCE AUTO MOBICAR
VOUS ATTEND.**

mobicar

Mobilière Suisse
Société d'assurances
l'assurance d'être bien assuré